ALEXANDRE DUMAS FILS

JUGÉ PAR SON PERE

LE JEUNE HOMME

Que vous dirai-je de mon fils ?

Il est venu au monde à cette heure douteuse où il ne fait plus jour et où il ne fait pas encore nuit.

Aussi l'assemblage d'antithèses qui forme son étrange "moi" est-il un composé de lumière et d'ombre : il est paresseux, il est actif ; il est gourmand et il est sobre, il est prodigue et il est économe, il est défiant et il est crédule, il est blasé et il est candide, il est insoucieux et il est dévoué, il a la parole froide et il a la main prompte, il se moque de moi de tout son esprit et m'aime de tout son cœur.

Enfin, il se tient toujours prêt à me voler ma cassette comme Valère ou à se battre pour moi comme le Cid.

D'ailleurs, possédant la verve la plus folle, la plus entraînante, la plus obstinée que j'aie jamais vue étinceler aux lèvres d'un jeune homme de vingt et un ans et qui, pareille à une flamme mal enfermée, se fait jour incessamment dans la rêverie comme dans l'agitation, dans le calme comme dans le danger, dans le sourire comme dans les pleurs.

Au reste, montant résolument à cheval, tenant suffisamment l'épée, le fusil, le pistolet, et dansant d'une façon supérieure tous les danses de caractère qui se sont introduites en France depuis le trépas de la gavotte.

De temps en temps nous nous brouillons, et, comme l'enfant prodigue, il quitte la maison paternelle : ce jour-là, j'achète un veau et je l'engraisse, bien certain qu'avant un mois il en reviendra manger sa part.

Il est vrai que les mauvaises langues disent que c'est pour le veau qu'il revient et non pas pour moi, mais je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

L'ECRIVAIN

La première question que me font en général les étrangers peu discrets est celle-ci :

—Pour quelle part êtes vous dans les pièces de votre fils ?

Je vais vous répondre, comme ci, étranger et indiscret, vous m'aviez fait cette question :

—Je n'y suis absolument pour rien.

Il y a plus : quand, à une répétition générale quelconque (et je ne connais jamais les pièces d'Alexandre qu'aux répétitions générales,) j'ai donné un conseil à Alexandre, je lui dois cette justice : que jamais le conseil n'a été suivi.

Un jour, je m'en plaignais à lui-même :

—Pourquoi ne me parles-tu pas de tes pièces quand tu en fais le plan, ou ne me les lis-tu pas quand elles sont finies ?

—Pour une raison bien simple, me dit-il. Non seulement notre procédé de travail n'est pas le même, mais encore l'art de 1850 ne ressemble plus à l'art de 1828. J'ai grande confiance dans la science dramatique ; tes observations jettent du doute dans mon esprit, m'influenceraient dans la marche que je veux suivre. Je ne serais pas toi, et je ne serais plus moi. Mieux vaut que je me produise devant le public avec tous mes défauts, mais aussi avec toutes mes qualités.

Et je suis forcé de me dire que, sur ce point comme dans toutes les questions de suprême bon sens et d'esprit exact, Alexandre avait parfaitement raison.

Et la preuve, vous la voyez bien, chers lecteurs, c'est qu'il réussit à merveille sans mes conseils. Or, nous y gagnons tous les deux. Son œuvre est plus "personnelle," et moi, qui ne vois la pièce qu'à la répétition générale et quelquefois même qu'à la première représentation, mon émotion est plus grande.

En effet, notre procédé dramatique, non seulement n'est pas le même, mais encore l'art de 1850 est, comme il le faisait judicieusement observer, tout à fait différent de celui de 1828. Y a-t-il eu progrès ? Je n'en sais rien. Y a-t-il eu mouvement et changement ? Oui.

Assez d'autres vous donneront l'analyse de mes pièces ou de celles d'Alexandre. Laissez-moi vous dire comment je faisais mes pièces et comment il faisait les siennes.

Posons d'abord ceci en fait :

C'est que nous partons tous deux d'un point différent : mon tempérament m'a porté à peindre les passions, le sien, à peindre les mœurs. Je me suis trouvé poussé vers les excentricités et l'idéalisme. Il s'est trouvé poussé vers les généralités et le vrai absolu.

J'ai plus emprunté à Shakespeare. Il a plus emprunté à Molière.

Il avait raison, ce sont deux arts différents.

Les écolières sont plus ou moins fortes.

Chacun des maîtres est sublime.

Maintenant, comment procédais-je, ou plutôt, comme mon esprit, mon imagination, procédait-elle à mon insu ?

Je fermais les yeux pour ne pas voir la vie matérielle ; je cherchais dans mes rêves ou dans mes souvenirs une situation dramatique, presque toujours un dénouement.

Le dénouement trouvé, ma pièce était faite.

Remarquez : pour en revenir à ce que j'ai posé dans le précédent paragraphe, c'est que le dénouement est ce qui préoccupe le plus Shakespeare et le moins Molière.

Tous les drames de Shakespeare ont un dénouement, moral ou non, cela l'inquiète peu, mais toujours humain et terrible. Voyez "Macbeth," "Othello," le "Juif de Venise," "Roméo," "Richard III."

A part of "Tartuffe," aucune des pièces de Molière n'a de dénouement.

Je disais donc qu'ayant plus de religion naturelle pour Shakespeare que pour tous les autres, je cherchais d'abord mon dénouement, puis à mon dénouement je suspendais quatre actes.

Voici pourquoi beaucoup de mes cinquièmes actes n'ont qu'une scène. Ce sont les meilleurs : "Henri III, Antony, Mademoiselle de Belle Isle." Quant au mode de travail, il était tout de tête ; la pièce se bâtissait comme charpente et se complétait comme détail dans mon cerveau ! Je ne me mettais à mon œuvre que lorsqu'elle était en quelque sorte terminée....

Alexandre procède tout autrement.

Il cherche et adopte un type.

Ou plutôt un type le rencontre et le prend.

Ce type est l'embryon de la pièce. Dans la "Dame aux camélias," il s'appelle Marguerite Gautier ; dans "Diane de Lys," c'est la dame aux perles ; dans le "Demi-Monde," c'est Suzanne d'Ange ; dans la "Question d'argent," c'est Jean Giraud ; dans les "Fils naturel," c'est Jacques Vignot.

Ce type n'est point un type idéal, mais matériel : il a existé ou il existe. Les quatre derniers types choisis par Alexandre auraient pu, et je pourrais même dire ont pu assister à la première représentation et se saluer, comme s'ils passaient devant une glace.

Autour de ce type, moral ou immoral, élégant ou ridicule, il groupe d'autres types secondaires, mais vivants, mais animés comme le type principal. Ces types, c'est un cercle tracé avec le compas de l'intelligence dans la société où nous vivons. Tout ce qu'il y a dans le cercle est pris comme poissons dans un filet. Quelques-uns glissent à travers les mailles, mais c'est le fretin.

Ce premier point trouvé, Alexandre commence par la scène qui lui paraît la plus comique ou la plus intéressante, le reste viendra après.

Et le reste vient.

Mais c'est là où est le labeur.

Labeur terrible, incessant, interminable, qui lui prende ses nuits, son intelligence, sa santé, non seulement sa vie spiritualiste mais sa vie matérielle. Comme la chenille qui se fait papillon, la chrysalide ne trahit en quelque sorte la souffrance de sa transformation que par des soubresauts nerveux.

Dix fois il respire et croit avoir fini. Dix fois il s'aperçoit que le travail est incomplet, et recommence. Il refait des actes tout entiers et les change de place.

Il enlève des personnages qu'il avait crus d'abord indispensables à son action, il en met de nouveaux qu'il avait jugés inutiles, et auxquels il n'avait pas même songé.

—Vous qui avez vu le "Fils naturel," vous imaginez vous que M. Fresnard puisse être autre chose que notaire ?

—Non.

—Eh ! bien, moi, je l'ai connu comédien.

—Pourquoi de comédien est-il devenu notaire ?

— Eh ! parbleu ! pour vous faire cette magnifique scène de l'adoption de l'enfant ; la scène la plus franchement comique peut être du théâtre moderne.

—On changerait de profession pour moins que cela.

Si le directeur n'arrachait pas le manuscrit des mains d'Alexandre, il travaillerait toute sa vie à la même place.

Et c'est bien simple ; n'ayant pas tout trouvé tout d'abord, il lui reste toujours quelque chose à trouver.

J'ai vu autour du bureau d'Alexandre, je dis autour du bureau parce qu'il n'y avait plus de place dessus, jusqu'à sept manuscrits de la même comédie.

Il en écrivait un huitième.

Il cherche jusqu'au dernier moment. A la dernière répétition, il cherche encore. Le soir, quand le rideau va se lever, il cherche ce qu'il pourra ajouter au premier acte ; après le premier acte joué, ce qu'il pourra ajouter au second ; après le second, ce qu'il pourra ajouter au troisième ; et ainsi de suite.

Enfin, quand le rideau est baissé, qu'il est nommé, que nous nous sommes embrassés, il tombe anéanti.

Les forces lui manquent du moment où il n'a plus rien à chercher.

Alexandre DUMAS.

Lettre de Victor Hugo à Alexandre Dumas

SUR SON FILS

Hauteville House, 11 décembre 1859.

C'est vous, cher Dumas, que je veux féliciter du succès et de tous les succès de votre fils. Quelle admirable et douce chose! le père mêlé au rayonnement du fils ; le fils mêlé à l'auréole du père !

Oui, vous êtes un père prodigue ; vous lui avez tout donné : drame saisissant, passion chaude, dialogue vrai, style étincelant, et en même temps, miracle tout simple dans l'art, vous avez tout gardé ; vous l'avez fait riche, en restant opulent.

Et lui, de son côté, il sait être original, tout en étant votre fils ; il est vous et il est lui. Embrassez le pour moi, je vous prie.

Moi aussi, "anch'io," j'ai des fils dont je suis heureux (et j'ajoute tout bas : "fier," car on nous impose, à nous autres pères, la modestie pour nos enfants) ; et c'est en ma qualité de père triomphant que je vous félicite, vous, père glorieux. Mais, disons cela discrètement et gardons-le entre nous....

Votre ami,

Victor HUGO.

DANS LE PASSÉ

Une silhouette fine vêtue de blanc, un cou frêle sortant de l'échancrure du corsage, des yeux noirs magnifiques, larges et profonds, une bouche mignonne, tête de madone italienne rêveuse et ardente, telle m'apparaît, dans le lointain des années disparues, celle qui donna une forme à mes premiers rêves d'amour.

On a seize, dix-huit ans, la dernière poussée de sève vous a donné de grandes mains, des épaules larges, vous laissant un visage enfantin en dépit des poils follets qui y ont fait leur apparition ; et dame, pendant quelques semaines, rarement davantage, on joue son personnage avec conviction, peigné dix fois par jour, inondé d'eau de Cologne, on s'efforce d'être mélancolique en pensant à "elle." Elle! Blonde ou brune? Qu'importe! Celle que l'on croit aimer, dont le nom est toujours sur vos lèvres pour d'enthousiastes confidences, jusqu'au moment où, las de rêverie et de solitude, le mirage de l'amour encore lointain s'efface tout simplement de lui même....

Sorti du collège pour entrer à Polytechnique, je profitais de mes derniers jours de vacances pour aller au mariage de la fille d'un de nos fermiers. Bachelier, futur ingénieur, ne connaissant rien au delà de notre petite ville, de plus possesseur d'une chevelure frisée et d'une moustache naissante, je me croyais irrésistible, bien convaincu de faire rêver longtemps la petite villageoise qui m'écherrait.

A la gare la plus voisine de la ferme, une gare minuscule dont le toit de tuiles semblait un coquelicot dans la verdure, le fermier, pas encore endimanché, m'attendait avec sa carriole.

—Comme vous voilà beau et grand, M'sieu Jacques, fit il, me secouant rudement la main ; par exemple il y a aussi pour vous un beau brin de fille, une Parisienne, une petiote que ma femme a élevée il y a quelque vingt ans, ce qui ne nous rajeunit pas, d'ailleurs !

—Une Parisienne, demandai-je vaguement ému.

—Eh ! oui, une Parisienne, une artiste avec cela, premier prix du Conservatoire et rentrant à l'Opéra dès que l'air de la campagne l'aura remise de toutes les peines qu'elle s'est données jusqu'à présent.... Comme qui dirait un rossignol, quoi, sauf le plumage bien entendu, ajouta t-il avec un gros rire.

Dans la carriole qui nous cahotait sur la route, je n'écoutais plus guère le bonhomme que la joie mettait en verve. Une actrice ! J'allais en voir une, une vraie, future étoile de l'Opéra, un réel talent, une beauté sans doute, non ces pauvres filles qui apparaissaient de temps à autre sur le petit théâtre local, souvent déjà fanées et outrageusement fardées sous leurs orpeaux à bon marché, mais une de ces créatures d'élite dont le rire n'est qu'une longue féerie, et dont les portraits et les succès font travailler l'imagination des jeunes gens de province....

—A la ferme où nous arrivâmes enfin, pressé d'endosser son habit de cérémonie, le père Nicolas me montrant du doigt à une belle jeune fille vêtue d'une robe blanche, très simple, dit en manière de présentation : "Mariette, ma fille, voici le fils de nos Maîtres, votre "meneux," je pense que vous vous entendrez bien avec lui, malgré qu'il soit un peu jeunet !"

Instantanément, sans se soucier de cacher leur curiosité, je devins le point de mire de tous ces gens qui bavardaient dans la grande salle ; ah ! combien je me sentais jeunet, comme l'avait dit le père Nicolas, rouge à en perdre contenance et certainement ridicule dans mon uniforme écourté, près de cette jolie créature qui me souriait aimablement. Tu seras assez bien pour une noce de village, avait dit notre mère.... Certes, la chère femme avait raison, nous en usions tant de ces culottes, mes trois garnements de frères et moi, mais quand on a dix-huit ans, qu'on se croit un homme et qu'on s'essaye à plaire, on ne rentre pas dans toutes ces considérations économiques, n'est-il pas vrai ?

Enfin nous partîmes, violon en tête. A peu de chose près, je crois que ces fêtes nuptiales sont partout les mêmes. Les hommes secs, noueux, hâlés, habillés de la redingote et du chapeau de leur mariage—des chapeaux impayables, des grands, des petits, toutes les modes passées depuis une quarantaine d'années—sont généralement plus grotesques que les femmes en châle et en bonnet, seulement soucieuses de coquetterie pour leurs "demoiselles", qui elles, soigneusement pommadées et frisées au petit fer, étalent toute la gamme des couleurs crues, le cou et les poignets de leurs mains épaisses chargés de gros bijoux en or. A l'église, une vieille et pauvre église, la future cantatrice chanta d'une voix merveilleuse de contralto un triomphant "O Salutaris" qui parut émouvoir l'assistance ; et, dépaysés tous deux dans le brouhaha du bruyant cortège, m'enhardissant peu à peu, nous reprîmes en causant le chemin de la ferme pour l'acte considéré par tous comme le plus important de ces sortes de cérémonie.

Vivant de pain et de légumes, toute l'année, le paysan se dédommage de son abstinence aux repas de fête. En général on s'arrange pour que la grange soit vide à l'époque de la réception, les murs sont tendus de draps blancs piqués de verdure et de rubans multicolores, des lierres, comme on dit chez nous, et assis autour de grandes tables, les invités mangent, mangent, et boivent naturellement ! Les viandes rôties, bouillies, les canards, les quartiers de veau se succèdent lentement, passés deux fois à chaque convive ; puis viennent ensuite les crèmes, les tartes aux fruits, les pruneaux .. Entre chaque service, pour faire place aux mets suivants, quelques gars de bonne volonté entonnent une chanson patriotique ; ces demoiselles, après s'être longtemps fait prier, débitent sans entrain quelque niaise chanson d'amour... Puis on mange encore en attendant le bal.

Après les quêtes pour les torchonnières, les servantes, pour la layette du premier-né — l'homme n'oublie jamais le prétexte au plus petit bénéfice — la mariée, une grande fille rousselée qui riait sans embarras de toutes les plaisanteries, donna enfin le signal de la danse.

En un clin d'œil, tables et bancs furent enlevés et les couples se formèrent. Ah! Mariette, jolie et fraîche Mariette, ma belle compagne d'un jour, combien je vous sus gré de votre indulgence envers le collégien qui, troublé par votre charme, grisé d'une griserie nouvelle, n'osait vous avouer qu'il ne savait pas danser !

—Bah ! fit-elle gaiement, comme de mon côté cela m'est défendu pour le moment, si vous le voulez nous en profiterons pour faire une longue promenade dans la campagne.

C'était une tiède journée de septembre ; dans les arbres encore verts, sur les prés fleurir de colchiques et les champs fraîchement labourés, des fils de la Vierge enchevêtraient leurs réseaux ténus ; longtemps, bras dessus, bras dessous, riant et babillant, nous allâmes droit devant nous, sans but.... Lorsque nous revînmes, je connaissais l'histoire de ses vingt ans, la mère pauvre et veuve, elle travaillant sans relâche pour l'art qu'elle aimait et la sécurité de leur avenir à toutes deux. De mon côté, je lui avais parlé de mes espérances, de mon prochain départ pour Paris où j'espérais la revoir... Les chemins étaient déjà pleins d'ombre, étreint tout entier par une émotion inconnue sans qu'un mot me vînt aux lèvres pour l'exprimer, je contemplais avidement, à la dérobée, le profil pur de cette jeune fille intelligente et fine, si différente de l'idéal que je m'étais créé .... Est ce coquetterie, ou sensible à la calme beauté de ce soir d'automne, se taisait-elle pour en mieux savourer la douceur, mais rêveuse, elle marchait en silence, ne paraissant pas s'apercevoir qu'inconsciemment d'ailleurs, je pressais davantage son bras contre le mien. Autour de nous, tout était silence et recueillement, on eût pu se croire à mille lieues du village ; seule, dans les arbres au loin, un fauvette à tête noire chantait à intervalles réguliers, et tout près de nous, longeant le sentier, la rivière coulait avec un bruit frais et berceur .... Déjà nous arrivions à la ferme, lorsque perdant la tête, tout à fait grisé, je me penchai sur elle : Donnez moi, demandai-je tout bas, la moitié de votre bouquet !" Et, prévenant sa permission, étendant la main vers son corsage tiède, j'en arrachai presque brutalement quelques violettes....

Une silhouette maigre, un être fantastique, gesticulant au milieu du chemin, l'empêcha de me répondre : "Eh ! M'sieu Jacques, criait le père Nicolas, voilà heure du train, ne l'oubliez pas sans vous commander, Madame serait si inquiète !"

Un valet de ferme avait déjà attelé ; furieux contre le père Nicolas, contre moi, redevenu le petit garçon qu'on tenait en lisières, furieux contre tout le monde, même Mariette qui devait bien rire intérieurement, je pris congé aussitôt....

Pendant huit jours les violettes sur la poitrine, je ressassai dans ma mémoire les moindres paroles échangées, me répétant tous les charmes de sa personne. Je lui écrivis des lettres ridicules qu'heureusement je n'envoyais pas, des vers "à Elle" les laissant traîner bien en vue dans ma chambre, afin que tout le monde sût, même notre vieille bonne, que j'étais amoureux, par conséquent un homme... Comme tout cela vous paraît stupide plus tard ! Puis l'heure du départ vint, j'entrai à Polytechnique et j'y oubliai tout simplement mon idole !

Des mois passèrent ; je travaillais de tout mon cœur, j'avais des camarades, lorsqu'un jour le nom de ma madone italienne s'étalant sur une affiche en lettres d'un pied de haut, réveilla des souvenirs tout proches, me donnant le désir de la revoir.

Engagée à l'Opéra, elle y jouait la "Favorite." Le dimanche suivant, tiré à quatre épingles, comme disent les bonnes gens, me trouvant très beau sous mon bicorne neuf, j'achetai très cher une énorme touffe de violettes, fort de l'espoir qu'après la représentation j'aurais le courage de la lui offrir dans sa loge, et qui sait ?..

Lorsque j'arrivai, la jeune femme était déjà en scène ; coiffée avec art, richement vêtue, fardée, tour à tour mélancolique, amoureuse ou désespérée, l'héroïne de Donizetti conquit la salle, moi le premier, mais le charme était rompu ; dans cette femme qui exprimait savamment la passion et la douleur, je ne retrouvais plus la jeune fille qui avait éveillé en moi de confuses émotions, que j'avais adoré dans tout l'élan de mon enthousiasme juvénile ; avec mon intransigeance de petit bourgeois sortant de sa province, je lui en voulus presque de simuler sous tous ces regards braqués sur elle, des sentiments que je regardais comme sacrés.... Oh! sainte ignorance de la jeunesse.

Le dernier acte terminé, sans chercher à m'orienter du côté des artistes, je repris le chemin de l'Ecole, mon inutile bouquet à la main. A qui le donner ? Qu'en faire ? C'étaient de grosses violettes, des violettes pomponnées, fardées elles aussi, qui ne ressemblaient pas aux violettes qui poussaient autour de la ferme, tout naturellement, en leur temps, fécondées par le grand soleil et arrosées par la pluie du ciel. Pour la première fois, je sentis vibrer en moi le sentiment profond qui nous lie au sol natal, si aride et si désolé soit il, revoyant en esprit le père Nicolas avare et rusé sans doute, mais brave homme tout de même, le visage rousselé de sa fille, qui, compagne fidèle, suivrait courageusement son "homme" dans leur obscur sillon, lui donnant des petits gars solides pour continuer leur tâche ; puis, tout en haut de la Ville-Haute, notre vieille maison, la "Maison," le nid paisible où j'avais grandi ; alors, comme en ce moment je traversais la Seine, sans un regret pour l'idylle inachevée, j'y jetai mon bouquet ! Dans l'eau pailletée des rayons lunaires, il y eut un éparpillement de fleurs, puis tout disparut dans un remous....

Mort de la rage.

Louisville, Ky., 7 juillet — Lynch Henson, un mouleur, est mort aujourd'hui de la rage dans de terribles souffrances.

Henson avait été mordu il y a à peu près deux semaines par un chien.

Pendant son agonie qui dura deux heures, il fut saisi de convulsions telles que trois hommes durent être appelés pour le maintenir dans son lit.

LEGENDE.

Quand le père Hiver mourut, aux premiers beaux jours de l'année, les gars et les filles projetèrent de l'aller enterrer. Toute cette jeunesse était heureuse de voir disparaître le mauvais temps ; or, comme dit l'autre, Bonheur entraîne Bonté. C'est si vrai que le vieillard devait être enfoui avec beaucoup d'égards dans une clairière ; sa tombe allait être couverte de fleurs champêtres ; même, un jouvenceau quelque peu rimailleur avait composé, non sans peine, l'épitaphe que voici :

Ci-gît, passant, monsieur l'Hiver.
Le bon vieillard à barbe blanche,
Mourut au temps où l'arbre est vert,
Où l'oiseau chante sur la branche.

Et pourtant on ne l'aimait pas, lui qui vous prive des douces promenades à deux dans les bois.

Le cortège funèbre dévala par un chemin creux bordé d'aubépines. Dans un linceul blanc comme neige, le vieux gisait, disparaissant presque sous les fleurettes amoncelées et les rameaux aux bourgeons à peine éclos. Il semblait dormir et sourirait vaguement, à sa longue barbe blanche s'accrochaient des violettes et des pâquerettes. Le père Hiver était porté par deux gars et deux filles. Les autres suivaient, le visage consterné, en affectant une grande douleur. Certains même pleuraient. Leurs larmes étaient-elles sincères ? Je l'ignore. Mais je sais qu'elles ne durèrent pas longtemps ; le soleil éclatant, les senteurs violentes du printemps et la joie des beaux jours revenus guérirent nos gens et tarirent les pleurs. On entendit par tout le cortège des murmures et des rires étouffés. Bien plus, ceux qui portaient le père Hiver, gagnés par la joie, babillaient gaîment en secouant irrespectueusement leur macabre fardeau. Et toujours le vieillard semblait sourire aux anges ; à ceux, sans doute, qui lui tendaient les bras pour le recevoir en Paradis.

Alors certain gars voulut cueillir une rose qui saignait dans la haie ; la fleur était encore rare et ferait très bien au corsage de sa belle. Une abeille grésillait enivrée de parfums, en foule sous les pétales sanglants. Le jeune homme n'aperçut pas l'insecte qui le piqua. Il offrit la fleur à sa compagne ; on baiser le récompensa, et les lèvres rouges de la femme sucèrent la plaie.

Ce petit incident disloqua le cortège ; tous, d'ailleurs, étaient fatigués ; on cria aux porteurs du père Hiver : "Eh ! vous autres, là-bas ; arrêtez. Le vieux arrivera toujours assez tôt en Paradis."

Le linceul fut déposé près d'un buisson, sur l'herbe fraîche. On s'assit pour se reposer, les gars parlèrent aux filles tout doucement, tout près, et celles ci reculaient la tête en riant comme des folles.

Cependant un couple avide de solitude passa sur une brèche de la haie, dans un pré, et de là dans un petit bois qui le tentait. Et tous de les suivre deux à deux enlacés ; on devait ensuite venir chercher le père Hiver. Mais le bois devait être bien agréable ; ils y restèrent si longtemps que la nuit claire arriva. Le vieux fut définitivement abandonné près de son buisson.

Cela d'ailleurs ne l'empêcha pas d'arriver sans encombre en Paradis. Comment ? Je ne saurai le dire. Peut-être sur un rayon de lune, ceci se passait au temps où les saisons étaient des hommes. Bref, il y parvint. Répondant à peine au salut courtois de saint Pierre, il se dirigea vers le trône où siégait le Père Éternel. Là, d'un air indigné : "Seigneur, dit-il, je viens vous demander une punition exemplaire pour la jeunesse."

—"Et que t'a-t-elle fait, mon brave ?"

Le père Hiver lui raconta le lâche abandon dont il venait d'être victime. Lors, l'Éternel, d'un ton paterne :

—"Voyons, voyons, tu n'es pas raisonnable, la jeunesse, c'est la jeunesse un peu folle, mais pas méchante."

Le vieux ne voulait pas en convenir ; ils s'entêtait à réclamer un châtiment.

—"Eh bien, choisis le toi même !" dit le Seigneur.

Le père Hiver se creusa la tête un bon moment : "Ça y est," s'écria-t-il radieux.

Et, à l'oreille de l'Eternel penché en avant, il murmura, les yeux pleins de malice. Ce qu'il dit, on ne l'a jamais su ; l'ange qui était accroupi près du trône n'entendit que la fin : "Ainsi cette jeunesse sera bien punie."

Le vieillard éclata de rire. Quand l'hilarité fut calmée :

"Soit," répondit l'Eternel ; et la pluie se mit à tomber.

Depuis lors au mois de mars, s'abattent les giboulées qui empêchent les amoureux d'aller rêver dans les bois.

Un document sur la mort de Gœthe

Le baron de Beaulieu a publié il y a quelque temps, dans "les Dernières Nouvelles de Munich," une narration, jusqu'alors inédite, de la mort de Gœthe. C'est une lettre écrite de Weimar, en date du 23 mars 1832, par l'étudiante en peinture Louise Seidler, amie intime de la famille Gœthe. Le destinataire est l'historien d'art Quandt, de Dresde.

Voici les passages les plus intéressants du récit de Mlle Seidler. Gœthe a pris froid, une semaine auparavant, dans une promenade en voiture, à la suite d'une conversation très animée avec la grande-duchesse. Le médecin espère et désespère tour à tour.

Deux jours avant la fin, un froid glacial envahit Gœthe. Il ressent des douleurs violentes à la poitrine et au dos. La respiration est oppressée. Le râle commence. La charmante belle-fille de Gœthe, la favorite du vieux poète, s'est installée, furtivement, dans la pièce voisine. Elle entre souvent, s'assied à côté du fauteuil du malade, et lui tient compagnie. Le dernier soir, Gœthe se montre gai, extraordinairement gai et lucide. Il parle beaucoup de sa fameuse théorie des couleurs. Il explique à la jeune femme tout le traité de paix de Bâle. Il veut envoyer les enfants au théâtre. Il dit que son indisposition ne sera rien. Il compte sur l'effet du remède qu'on lui a donné.

A sept heures et demie les mains se glacent. Le pouls s'affaiblit rapidement. Néanmoins, la gaieté de Gœthe augmente.

Ne pouvant dormir, il profite d'une absence du médecin, qui est allé voir Alma (né en 1827, le cadet de toute la famille,) pour se faire apporter des bougies et un ouvrage de Salvandy, sans doute la traduction de "Vingt Mois ou la Révolution de 1830," qui vient de paraître à Stuttgart. Il s'efforce, vainement, de lire. Alors, il lève le volume en l'air, et plaisante : "Bah ! Du moins, rendons lui honneur, comme à un mandarin !" Chaque fois que sa belle-fille se glisse auprès de lui, il l'accueille avec des mots tendres, mais, bientôt il la prie de se retirer.

A sept heures, le matin de la mort, Gœthe demande à sa belle-fille un portefeuille plein d'images ; ils étudient ensemble des phénomènes d'optique. Plus actif que jamais, il abonde en explications, il parle du printemps qui approche et de sa guérison. Et pourtant, à en croire le médecin, l'agonie proprement dite a commencé.

Gœthe essaye d'écrire : il réclame des feuilles de papier qui sont sur sa table de travail ; il voudrait les numéroter. A dix heures, il ne profère plus que de brèves paroles : "Assieds-toi près de moi, chère fille, tout près...." Et, enfin, "Donne-moi ta chère petite patte...."

La jeune femme se raidit contre le chagrin. Elle agit "dans l'esprit" du poète. Elle reste calme, ne pleure pas, arrange les coussins, et tient la main du mourant jusqu'au dernier souffle. Malgré la violence du combat suprême la tête et les mains demeurent immobiles. Gœthe a les yeux mi-clos. Il ne les rouvre que pour jeter un regard de tendresse au gracieux visage qui se penche sur lui. Puis il expire, le 22 mars 1832, à onze heures et demie.

Rien de ce qui concerne Gœthe ne nous est étranger. On méditera le récit de Mlle Seidler. Nous savions déjà qu'il ne fallait pas attribuer un sens philosophique aux traditionnels derniers mots du poète : "Mehr Licht!" Maintenant, les derniers mots authentiques seraient-ils : "Donne-moi ta chère petite patte" ?... Je m'en accommoderais volontiers.

Intéressants souvenirs.

Le musée de la Comédie Française s'enrichit tous les jours.

Mme Desvallières, fille d'Ernest Legouvé, a légué au Théâtre-Français le portrait de J.-N. Bouilly par Boilly, qui ornait la chambre de Legouvé, filleul de Bouilly.

M. Lecomte du Nouy a offert à M. Jules Claretie pour les collections de la Comédie un cachet ayant appartenu à Rachel, donné par elle à Crémieux, l'avocat, et portant cette devise au-dessous d'un ballon montant dans les nuages : La tempête m'élève, une piqûre m'abat.

Félicitations du Président.

Berlin, 7 Juillet—Les félicitations du président Roosevelt au Prince de la Couronne et à la Princesse Frédéric Guillaume sur la naissance de leur fils ont été transmises par l'intermédiaire de l'ambassade américaine et du ministère des affaires étrangères à l'empereur Guillaume et au Prince et à la Princesse de la Couronne.